

personne qui viendrait vous demander, je le laisserai monté chez vous !

— On ne saurait y mettre plus de complaisance ! répondit Tancrede en riant ; mais, à vous parler franchement, je doute très fort que Sa Majesté infernale daigne quitter ses royaumes souterrains et les portiques flamboyants de ses palais pour venir rendre sur la terre une visite à un simple gentilhomme comme moi.

— On ne sait pas... on ne sait pas ! » murmura la Bretonne entre ses dents.

Et tout bas elle ajouta :

« Le recteur de ma paroisse avait coutume de dire qu'on ne peut point empêcher un fou de faire sa folie... Il savait bien ce qu'il disait, le saint homme ! »

— Puis elle reprit à haute voix :

« Je n'ajouterais plus un mot à ce sujet, mon sieur le chevalier, car je ne veux pas vous contrarier... mais croyez-moi, défiez-vous ! »

— Soyez tranquille, dame Yvonne ! je ferai pour le mieux, et, quoi qu'il arrive, merci de votre bonne volonté pour moi.

Après l'entretien que nous venons de rapporter fidèlement, Tancrede regagna l'appartement composé de deux petites pièces qu'il occupait au premier étage de la maison d'Eloi Sandric.

Il ouvrit l'une des fenêtres qui donnaient sur le quai, et s'accoudant à l'appui de cette fenêtre, derrière les lames d'une jalousie peinte en bleu qui le préservait des rayons du soleil et le déroba aux regards des passants, il resta immobile pendant de longues heures, laissant errer ses yeux sur la foule bigarrée qui passait et repassait au-dessous de lui, mais bien moins occupé de ce spectacle que de se demander à lui-même quel pouvait être le motif de la visite de la mulâtresse mystérieuse.

Les heures s'écoulèrent. L'impatience de Tancrede augmentait, et la mulâtresse ne revenait pas.

« Pourquoi donc ai-je eu la sotte idée de sortir tantôt, se dit le jeune homme presque avec colère ; si j'étais resté chez moi, je serais sans doute au moment de savoir le dernier mot de cette énigme. Maladroit que je suis. »

Le soleil allait disparaître à l'horizon ; par conséquent la nuit était proche.

Désespérant de recevoir ce jour-là la visite de l'inconnue, Tancrede quitta sa chambre pour aller prendre son repas du soir. Ce repas fut court et succinct, car le Français ressentait les atteintes d'une sorte de fièvre nerveuse tout à fait incompatible avec l'appétit.

Au moment où il sortait de l'hôtellerie dont il était le commensal habituel, les ténèbres venaient de s'abattre sur les rues si insuffisamment éclairées de la Havane.

Tancrede se disposait à regagner son logis et à se jeter sur son lit, faute d'avoir à faire de sa soirée un meilleur emploi. Nous savons que dans la ville il ne connaissait que don José, chez lequel il ne pouvait se présenter à cette heure. En outre, sa dernière mésaventure l'avait dégoûté des maisons de jeu.

Il s'ennuyait donc consciencieusement et voulait chercher dans le sommeil une distraction, ou plutôt un remède héroïque contre son ennui.

Déjà il avait fait quelques pas dans la direction du quai, quand il s'arrêta tout à coup en tressaillant.

Une main venait de se poser sur son épaule, et une voix de femme venait de murmurer :

« Est-ce bien vous, senor, qui êtes le chevalier Tancrede de Najac, gentilhomme français ? »

— Oui, répondit Tancrede, c'est bien moi.

— Dans ce cas, senor, suivez-moi, en me laissant vous précéder de quelques pas.

— Où voulez-vous me conduire ?

— Non loin d'ici, à la promenade du Laméda.

— Dans quel but ?

— Dans le but de pouvoir vous parler librement et sans crainte des espions.

— C'est vous, sans doute, qui dans la journée êtes venue me demander chez moi ?

— Vous ne vous trompez point, senor.

— Comment se fait-il que, ne me connaissant pas, vous avez pu tout à l'heure deviner qui j'étais ?

— C'est bien simple... La maîtresse du logis que vous habitez m'a témoigné tant de malveillance que je n'ai pas osé me présenter de nouveau dans votre maison ! J'ai attendu sur le quai... je vous ai vu sortir. Je n'ai pas voulu vous aborder sur la rue tant qu'il a fait jour... je vous ai suivi. Je vous ai vu entrer dans cette hôtellerie, et je viens enfin de vous en voir ressortir.

— L'explication est suffisante... Passez la première, je marcherai religieusement sur vos traces.

L'inconnue prit le chemin qui devait la conduire par la ligne la plus directe. Elle allait si rapidement que Tancrede était obligé de hâter le pas pour ne point la perdre de vue, d'autant plus qu'elle n'apparaissait au travers des ténèbres que comme une forme sombre à peine distincte.

Un peu avant d'arriver au but de leur course, la mulâtresse et le Français croisèrent une litière escortée par des esclaves porteurs de torches. A la lueur de ces torches, Tancrede put examiner curieusement, pendant quelques secondes, sa mystérieuse conductrice.

C'était une femme d'une taille assez élevée et d'une tournure leste et dégagée. Une mantille noire espagnole serrait sa taille, couvrait sa tête et retombait à demi sur son visage.

La mulâtresse se retourna à demi ; et le chevalier entrevit le visage bronzé et les yeux étincelants d'une femme de quarante à quarante-cinq ans, belle encore, mais déjà flétrie.

Au bout de dix minutes à peu près, tous les deux atteignaient la septuple rangée d'arbres quai séculaires qui formaient la promenade du Laméda.

Le Laméda et le Paseo étaient jadis et sont encore aujourd'hui les Champs Elysées et le bois de Boulogne de la Havane.

Dans le premier moment, Tancrede se dit que si la mulâtresse désirait envelopper de mystère l'entretien qu'elle allait avoir avec lui, il était impossible de choisir un endroit plus complètement défavorable pour cet entretien.

En effet, toute la cohue élégante et galante de la ville semblait s'être donné rendez-vous au Laméda ce soir-là.

Les belles et riches Havanaises de l'aristocratie passaient et repassaient dans leurs volantes ou dans les palanquins, avec des escouades de valets et d'esclaves portant des torches, des flambeaux, des lanternes en verres de couleurs ou en papier teint.

Bref, la promenade resplendissant de lumières, regorgeant de monde, de bruit et de mouvement, offrait un spectacle féerique, mais, nous le répétons, ne semblait nullement un lieu favorable pour une conversation confidentielle ; du moins telle était l'opinion de Tancrede.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne tarda pas beaucoup à s'apercevoir qu'il s'était trompé, et il ne fit nulle difficulté d'en convenir vis à vis de lui-même.

La mulâtresse, après avoir traversé le Laméda dans toute sa longueur, atteignit un bouquet d'arbres situé en dehors de la promenade, dont il n'était séparé d'ailleurs que par une route assez large.

L'espace circulaire que ces arbres couvraient de leur ombre épaisse semblait d'autant plus obscur que de vives lueurs rayonnaient près de là. Il était absolument désert, et nul indiscret ne pouvait s'en approcher sans être aperçu.

Un banc de pierre se trouvait placé au point central de ce massif de verdure.

La mulâtresse s'assit sur le banc et dit au Français :

« Maintenant, nous pouvons causer, et personne ne viendra nous surprendre.

— Il s'agit entre nous de choses bien importantes et bien mystérieuses, pour que vous craigniez tant les espions ? demanda Tancrede.

— Il s'agit de la chose la plus importante qu'il y ait au monde...

— Laquelle ?

— L'honneur d'une dame.

— Ainsi c'est d'une dame qu'il est question ?

— Oui.

— Une dame que je connais ?

— Non, mais qui vous connaît, elle, et qui vous veut du bien ?

— Votre maîtresse, sans doute ?

— Vous l'avez dit... Ne croyez point, cependant, que je sois une esclave... je suis la nourrice de celle qui m'envoie... Mon dévouement pour elle est sans bornes, et je le prouve en ce moment...

— Où donc m'a-t-elle remarqué ?

— Elle vous le dira sans doute si vous le lui demandez. Moi, je ne sais rien. Je suis chargée d'une mission, je m'en acquitte... voilà tout...

— Votre maîtresse est jeune ?

— Elle n'a pas encore dix-huit ans.

— Jolie ?

— Une vraie perle de beauté !

— Mariée, ou libre ?

— Senor, vous m'en demandez bien long et je ne puis répondre...

— C'est juste, et ma question est indiscrette ! Enfin, cette dame, que désire-t-elle de moi ?

— Une entrevue secrète.

— Je suis un trop galant gentilhomme pour la lui refuser.

— Vous êtes Français, senor, cela dit tout !

Cette louange adressée à la patrie absente fit battre le cœur de Tancrede.

« Je suis prêt ! » s'écria-t-il ; remettez-vous en marche, et, fussiez-vous me conduire en enfer, je vous y suivrais...

— Ce ne sont pas les portes de l'enfer que je vous ouvrirai, senor, ce sont celles du paradis.

— Raison de plus pour ne pas perdre un instant.

— Calmez cette impatience !

— Pourquoi donc ?

— L'entrevue ne saurait avoir lieu ce soir...

— Ah ! » murmura le jeune homme avec un désappointement manifeste.

Puis il ajouta :

« Mais enfin, combien durera mon attente ? Me ferez-vous longtemps languir ? »

— Non, si vous ne refusez point de faire le serment que j'ai l'ordre de vous demander.

— Quel est ce serment ?

— Il faut me jurer, sur votre honneur de gentilhomme et sur votre foi de chrétien, que vous êtes libre et que votre cœur n'appartient point à une femme...

Tancrede garda le silence pendant un instant.

« Eh quoi ! » s'écria la mulâtresse, vous hésitez, senor.

— Un serment, quel qu'il soit, est une chose grave et sacrée et je ne saurais jurer que mon cœur n'a jamais battu, répondit le Français, qui songeait à son commencement de passion pour Annunziata.

— Ma maîtresse ne songe point à vous interroger sur le passé... le passé ne la regarde pas !... elle veut seulement savoir si maintenant vous êtes libre et si vous n'aimez personne.

Tancrede s'interrogea.

Il lui sembla que depuis le moment où il venait d'entendre parler de cette inconnue de dix-huit ans, vraie perle de beauté, qui lui voulait du bien, l'image de la fille de don José s'était effacée, comme s'efface le souvenir d'un rêve à l'heure du réveil.

Il en conclut que rien ne s'opposait à ce qu'il fit, en toute sûreté de conscience, le serment demandé.

« Sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, dit-il, je jure que je suis libre et que mon cœur n'appartient à personne.

— C'est bien.

— Et maintenant, à quand le rendez-vous ?

— Demain soir.

— Qui me conduira ?

— Moi.

— Où vous trouverai-je ?

— A l'endroit même où nous sommes, sous ces arbres et sur ce banc.

— A quelle heure ?

— Au moment où les horloges de la ville sonneront huit heures, j'arriverai.

— Maintenant, senor, je vous quitte.

— Déjà ?

— Quel plaisir pouvez-vous trouver auprès de moi ? demanda la femme de couleur avec un sourire.

— Il me semble que votre présence me rapproche de celle dont, sans la connaître, et sur ce que